

## L'EXPATRIATION HUMANITAIRE SE GERE AUSSI PAR SON RETOUR

### Compte rendu de la table ronde du forum de l'emploi dans l'économie sociale et solidaire en Champagne-Ardenne, lundi 9 mars 2009

#### Participants :

Christian Mascaro : ancien expatrié, chargé d'orientation professionnelle, Institut Bioforce

Catherine Hiltzer, ancienne expatriée pour le CICR (Comité International de la Croix-Rouge)

Clément Le Duc, ancien expatrié pour CARITAS

Antoine Rodicq, ancien expatrié, gestionnaire du desk Afrique/Asie, SOLIDARITES

Cette table ronde avait pour objectif de brosser le tableau le plus réaliste des difficultés de l'expatriation en humanitaire.

En effet, beaucoup d'étudiants sont attirés par le terrain et l'aventure de la solidarité mais ignorent tout de certaines issues qu'ils auront à affronter au retour.

Il s'agit de choisir le départ en connaissance de cause et de bien se préparer en gérant son retour.

#### Difficile de trouver un emploi sans réseau

Le fait de travailler à l'international permet de se créer un réseau, de rencontrer beaucoup de monde et pas forcément de créer un réseau dans son pays d'origine. Et trouver du travail aujourd'hui en France avec un réseau limité, c'est complètement impossible. Cela veut dire qu'on se concentre principalement sur répondre à des annonces, ce qui n'est pas forcément le moyen le plus facile pour trouver un emploi.

Sans le soutien et le support d'un réseau de gens qui peuvent vous informer sur des ouvertures de poste avant qu'elles ne se fassent officiellement par exemple, c'est assez compliqué.

#### Pour trouver un emploi ici, travailler son réseau là-bas

Le milieu de l'humanitaire est très petit, tout le monde se connaît. La plupart des offres d'emploi du secteur sont quasiment pourvues avant même de paraître sur internet.

Il faut un maximum aller vers les gens, discuter avec les autres ONG à l'étranger, les opportunités de travail viendront du réseau que vous avez créé à l'étranger.

## **Prendre le temps de se réadapter à la vie à la française**

*Il faut savoir aussi qu'il y a beaucoup d'expatriés qui peinent à retrouver une vie normale.* (Clément)

On rentre chez soi mais la société que l'on retrouve, on l'a quittée il y a un certain temps. Les choses ont changé.

Quand on travaille pour une ONG, on est pris en charge par un administrateur, tout est facilité par les gens dont c'est le métier.

Rentrer, c'est se heurter par exemple à une machine administrative kafkaïenne que l'on avait oubliée.

*Moi j'étais en couple avec un enfant à l'étranger donc pris en charge, maison, chauffeur, nounou, etc. On rentre ici et on se retrouve désarmé. Il faut penser à ça et à des choses très terre à terre, ne plus avoir d'appartement, des amis qui ont fait leur vie et il faut arriver à s'insérer ici aussi.* (Antoine)

A l'étranger, on a un statut privilégié de « français à l'étranger ». C'est un statut agréable car il suscite la curiosité, l'échange, la rencontre avec l'autre. Revenir, c'est retomber dans l'anonymat, ne plus avoir de statut particulier.

De plus passer de 80 heures de travail hebdomadaire sans jour de congé à l'inactivité totale, c'est assez perturbant.

Un autre point également c'est la routine qui est rapidement pénible. Revenir au métro-boulot-dodo chaque jour alors qu'à l'étranger vous avez vécu des aventures à tous les coins de rues, c'est loin d'être évident.

Il y a aussi le sentiment d'être touriste dans son propre pays et de ne plus très bien comprendre comment il fonctionne.

*C'est difficile de reconnecter avec sa propre société. Plein de choses paraissent accessoire : on a l'impression d'avoir géré des choses qui tiennent à la vie ou à la mort et notre entourage nous rappelle à des choses très quotidiennes et ça c'est un choc.* (Catherine)

## **Une expérience professionnelle avant le départ : la meilleure façon de revenir**

La meilleure façon d'anticiper le retour, c'est d'avoir mis 2, 3, 5 ans d'expériences professionnelles dans son CV, de partir sur un poste d'humanitaire quel qu'il soit et de revenir là où on en était.

A partir de ce moment là les deux secteurs sont ouverts, le privé ou l'associatif, et le salarié est crédible dans les deux cas.

Cette logique est préférable, il faut d'abord aller apprendre à travailler avec des salariés du privé pour acquérir des méthodologies et une certaine maturité professionnelle.

Ensuite on peut aller travailler dans l'associatif et il y a encore un certain nombre d'associations qui ne sont pas très professionnelles. Le fait de l'être, c'est plutôt valorisable. Cela permet au retour d'injecter non plus du professionnalisme dans le privé mais une certaine vision du monde quelque peu différente. Autrement dit on travaille sur les deux plans : au niveau du privé en y injectant une éthique sociale et solidaire et au niveau du monde associatif en y injectant des compétences professionnelles.

*Et d'expérience, tous les retours où on ne se pose pas de question, ce sont des personnes qui ont fait la navette* (Christian)

### **Avoir une idée précise de son projet professionnel pour éviter les mauvaises surprises**

Tout est question de savoir si on veut faire sa vie dans l'humanitaire ou pas.

A partir du moment où l'expérience en humanitaire à l'étranger est supérieure à l'expérience en France, c'est plus difficile de trouver du travail dans le privé en France. C'est un problème d'équation.

Quand c'est l'inverse, au contraire, les possibilités sont plus ouvertes.

Tout dépend de la vision que l'on a de son projet professionnel : partir un an après Sup de Co et ensuite retourner dans le privé, c'est possible. Il existe des structures qui sont faites pour ça, par exemple l'AFVP (association française des volontaires du progrès), la Guilde du Raid qui font partir les jeunes diplômés 1 an ou 2 sur des missions de développement.

Cela ressemble un peu à la coopération il y a 10 ou 15 ans dans le cadre du service militaire pour ceux qui ne voulaient pas porter les armes.

Dans ce cadre là, la personne qui part est dans une logique de parcours de vie

Si maintenant l'objectif est de faire de l'humanitaire une carrière, le plus intelligent est de faire la navette. Tout dépend de ce que le salarié recherche. Est-ce un parcours de vie ou une professionnalisation ?

### **Multiplier les expériences pour être sûr de son choix**

Plutôt que de commencer avec des missions longues, il est possible de se « frotter » au terrain avec des chantiers plus courts, de 1 à 3 mois par exemple sur des projets de développement

*Je suis partie 3 mois au Bénin, c'est un bon essai pour se projeter : est ce qu'on colle bien avec le travail en expat, avec la culture. (Catherine)*

Une expérience en France en associatif peut aussi être utile, cela montre l'engagement de la personne.

On peut aussi, quand on travaille, partir en congé de solidarité : c'est un congé sabbatique, il suffit d'avoir travaillé un an dans l'entreprise, on peut demander jusqu'à 6 mois par an et on retrouve son poste au retour.

### **Ne pas se laisser prendre aux sirènes des associations**

Entre deux missions, il faut vraiment prendre le temps de se poser, recréer les liens familiaux et amicaux.

Le danger est de repartir très vite en mission sans prendre ce temps nécessaire. L'expatrié humanitaire a un besoin de reconnaissance important et les associations savent jouer sur la corde sensible, en le valorisant, en lui disant qu'on a besoin de lui, qu'il n'y a que lui qui peut assumer ce poste, etc.

Il faut rester très vigilant, se remettre en question soi et son projet de vie après chaque retour.